

« Les héros que je préfère,
ce sont les fratries »

ENTRETIEN
AVEC
ROSE-MARIE
VASSALLO

Propos recueillis par
HÉLÈNE BOISSON

Devenue à la fois traductrice et bretonne par hasard au sortir d'une grande école de commerce, Rose-Marie Vassallo, également auteure de plusieurs albums, dont certains aujourd'hui vintage (sous pseudo), vit et travaille sur la Côte de granit rose, du côté de Perros-Guirec. Depuis la fin des années 1970, elle a traduit de l'anglais au français plusieurs centaines de romans pour la jeunesse chez Nathan et Albin Michel, mais surtout aux éditions Flammarion, où elle a longtemps fait partie du comité de lecture. Si elle traduit de temps à autre pour les adultes, elle témoigne ici de l'étrange attachement éprouvé pour certains des héros et héroïnes de romans à qui elle a donné la parole en français, mais aussi des liens noués avec les jeunes lecteurs, avec qui elle discute souvent, à distance ou de vive voix, parfois longtemps après qu'ils ont grandi.

Fifi Brindacier est à l'honneur dans ce numéro « spécial jeunesse » de *TransLittérature*. Même si elle vient d'un autre domaine linguistique, est-ce une héroïne qui te séduit ?

Enfant, je suis passée complètement à côté de Fifi Brindacier : je lisais plutôt de vieux bouquins de la Bibliothèque verte, et, hasard des bibliothèques familiales, des romans français ou étrangers des années 1880. Je l'ai découverte à l'âge adulte, dans l'une ou l'autre de ses anciennes versions françaises, et malgré tout avec un grand amusement. Ce débat sur l'assagissement de textes pour enfants les plus dérangeants ne doit pas nous surprendre : édulcorer semblait alors être la meilleure chose à faire, notamment pour introduire un nou-

vel auteur, un nouveau personnage encore difficile à cerner. J'évite toujours de jeter la pierre aux traducteurs qui ont procédé ainsi en leur temps, et aux éditeurs qui leur ont demandé de le faire, avec sans doute les meilleures intentions du monde.

As-tu toi-même reçu des instructions particulières pour adapter les ouvrages anglophones proposés aux jeunes lecteurs français ?

De mon côté, j'ai bien reçu quelques consignes... que je n'ai pas suivies ! L'époque où j'ai commencé à travailler, à la fin des années 1970, était déjà bien plus ouverte. J'ai commencé chez Flammarion, à la fois comme tout petit auteur et membre du comité de lecture pour les nouvelles collections Castor poche. Les « junior », créés en 1980 pour les 8-14 ans, ont aussitôt été un succès ; j'ai aussi travaillé pour la version « senior », créée en 1984 pour les grands adolescents, qui a eu plus de mal à trouver son public, Castor Poche faisant sans doute trop « bébé ». Très vite, en inspectant le stock de titres conseillés par les agents et par les consultants Flammarion, j'en éliminais une bonne partie : texte et personnages sans grand relief, thème trop rebattu ou venant d'être (bien) traité dans la collection ou ailleurs... Les autres devaient être lus, résumés, discutés. La note de lecture est un travail fort utile, quoique détestable à produire, avouons-le. Chez moi, tout le monde savait quand je devais en rédiger une, car il ne fallait pas trop m'approcher...

L'avantage, c'est que quand je traduisais, c'était toujours parce que j'avais vraiment aimé le livre. Quelque chose m'avait attirée dans le traitement du sujet, dans les figures mises en scène. La langue, l'art du récit, l'humour étaient là. Traduire est devenu la suite toute naturelle de repérer, aimer, défendre un livre de qualité. Grâce à cette collaboration permanente avec les éditeurs, j'avais une idée assez précise de ce qui les intéresserait, et aussi de ce qui passerait ou ne passerait pas. Une seule fois, j'ai subi un refus catégorique pour un livre britannique que j'avais soutenu et qui traitait avec beaucoup de subtilité de l'homosexualité à l'adolescence. Rien à faire : au milieu des années 1980, c'était encore un grand interdit. Ce sujet est réapparu dans quelques-unes de mes traductions, mais généralement, il a fallu attendre les années 2000.

Quel était à cet égard le rôle des éditeurs avec qui tu as travaillé ?

Ce qui était exaltant avec cette nouvelle collection Castor poche qui se créait, c'est que François Faucher (fils et successeur de Paul Faucher, pionnier de l'Éducation nouvelle et initiateur du Père Castor) et sa collaboratrice Martine Lang n'avaient aucun désir de prendre les rênes de l'enfant, aucune condescendance vis-à-vis des lecteurs (ma hantise !). Même chose, par la suite, avec l'arrivée d'Hélène Wadowski, venue de chez Nathan en 1996. On peut juste regretter que les illustrations soient restées très sages, moins novatrices que celles des fameux albums du Père Castor chez le même éditeur. Mais l'idée forte était de partir à la pêche aux inédits, notamment de pays anglophones, pour les sortir directement en poche, au prix poche, et les diffuser à un large public. On était dans l'actualité littéraire, on repérait ce qui se faisait de mieux et on donnait à chacun de ces livres une chance en français, tandis que certains autres éditeurs se contentaient de rééditer des classiques. La formule a été adoptée, en même temps ou peu après, par la plupart des maisons, Folio junior par exemple, mais à l'époque, c'était assez singulier. L'approche de la traduction était en accord avec ce projet : donner accès à un monde étranger et contemporain. Au même moment, chez Hachette par exemple, puisqu'on parle en ce moment des textes français d'Enid Blyton, on acclimatait encore beaucoup. D'où des situations assez bizarres où les élèves d'un pensionnat tout ce qu'il y a de plus franco-français, en Bretagne ou en Bourgogne, avec des prénoms français, allaient tout à coup prendre le thé...

Dans la foule de tes héroïnes et héros de fiction, y en a-t-il auxquels tu tiens particulièrement ?

Je m'aperçois que j'ai peu travaillé sur des héroïnes isolées, à la manière de la fameuse Fifi, et encore moins sur des héros masculins. Pour le lecteur comme pour le traducteur, les séries permettent de s'attacher durablement aux personnages. Côté héroïnes en solo, deux détectives en jupons me sont chères, *Enola Holmes* (la petite sœur de Sherlock Holmes) de l'Américaine Nancy Springer chez Nathan, et *Lady Grace* (au service de Sa Majesté Elisabeth 1^{ère}) chez

Flammarion, mise en scène par trois historiennes, Patricia Finney d'abord, puis le duo Jan Burchett – Sara Vogler. Dans les deux cas, ce sont aussi des romans historiques. Ce qui compte, c'est l'humour, la débrouillardise de l'héroïne, et cet arrière-plan très travaillé qui fait oublier les gentilles faiblesses de scénario. Pour les jeunes francophones, c'est un double voyage : vers l'Angleterre et vers l'époque victorienne pour l'une, vers l'époque élisabéthaine pour l'autre. Pour ma part, j'adore m'immerger dans une autre époque et chercher le petit détail qui fera vivre cette double étrangeté pour le lecteur. Car le régal de la traduction, pour moi, c'est de pouvoir jouer de toutes sortes de français. Ce n'est jamais une reconstitution exacte, ce qui aurait peu de sens, mais plutôt la suggestion des différents âges de la langue, par le biais de termes et tournures archaïques qui viennent colorer le texte. Une façon de céder à mon penchant déplorable pour les archaïsmes.

Les jeunes lecteurs de mes traductions sont en majorité des jeunes lectrices, et j'ai traduit beaucoup de femmes. Une bonne occasion de mettre les filles à l'honneur et de bousculer un peu les clichés. Mais dans les personnages que j'ai longtemps suivis, il y a aussi, plus encore peut-être, les fratries : entre autres, les trois enfants Baudelaire de Lemony Snicket dans les années 2000, restés orphelins après la mort de leurs parents dans l'incendie de leur belle maison, treize volumes plus un ! Mais avant eux, il y avait eu, chez Castor Poche dans les années 1980, les quatre enfants Tillerman de Cynthia Voigt, abandonnés par leur mère sur un parking de supermarché. Filles et garçons, aînés, cadets ou benjamins, plus ou moins brillants, plus ou moins entreprenants, timides ou empotés... Ces fratries forment comme un héros multiple, un petit collectif auquel les différents lecteurs s'identifieront d'autant mieux. C'est la formule que je préfère, pour cette richesse des portraits, des liens, des dialogues. Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec ma place de numéro six dans une très grande fratrie : complicité, disparité, rivalités, mais aussi coups durs, voire très durs, incluant la séparation et la mort. Le côté à la fois douloureux et porteur de la fratrie me parle beaucoup : j'y vois le dilemme de l'individu, tiraillé entre désir farouche d'indépendance et besoin criant des autres.

Pour faire parler ces fratries en français, comment procèdes-tu ?

En famille, je suis exposée à d'innombrables dialogues croisés, absurdités délicieuses et autres malentendus, qui me restent dans l'oreille. En traduisant, je suis dans l'action, et les voix, les mots, les intonations différentes de ces enfants ou adolescents, je les entends. Le moment critique est le tout début du livre – que je refais vingt fois. Outre les questions de tutoiement-vouvoiement, grand dilemme des traducteurs de l'anglais, il y a l'éternel casse-tête des parlers adolescents. Faut-il coller à l'actualité argotique lycéenne ? Chercher à créer une langue hybride qui résistera mieux à l'épreuve du temps ? C'est réussi non pas quand les choix sont incontestables (c'est impossible), mais quand le tissu du texte se tient, sans accroc, sans fausses mailles.

Quelles sont tes relations avec les jeunes lecteurs ? On imagine ce public moins enclin à contacter des auteurs, parce que plus dépendant des adultes encadrant sa lecture, parents, bibliothécaires ou enseignants.

Bien au contraire, dans mon expérience, les échanges avec les jeunes lecteurs sont beaucoup plus présents et plus marquants ! La lettre manuscrite ne se fait presque plus ; à la grande époque Castor poche, jusqu'au milieu des années 1990, j'en recevais beaucoup. Maintenant, c'est le courrier électronique (mais pour les plus jeunes, encore faut-il qu'ils y aient accès). Je ne suis pas très portée sur les réseaux sociaux, mais il y a les sites de fans, les blogs. Et surtout les rencontres organisées : écoles, librairies, festivals, salons, à commencer par celui de Montreuil.

Il m'arrive d'avoir des échos d'une lecture d'enfant ou d'adolescent, mais vingt ans plus tard : il ou elle a attendu d'être adulte pour en parler avec moi ! Comme cette jeune femme qui m'a fait énormément plaisir en me confiant que c'est l'une de mes traductions, *L'Injure au soleil* de Joyce Rockwood, un des premiers Castor poche senior sur l'arrivée dramatique de la variole chez les Indiens Cherokee, qui a fait d'elle une lectrice.

Avec les jeunes lecteurs, les échanges se situent toujours sur un plan

humain plutôt que littéraire : on parle de l'expérience de la vie telle qu'elle est montrée dans les livres, avec sa dureté, ses injustices, ses drôleries. C'est sur ce plan-là que le traducteur, comme l'auteur, est questionné, interpellé. Pourquoi la vie est ainsi faite, pourquoi les gens font ce qu'ils font... Ce sont des émotions qui font écho, parce qu'il est rare qu'une vie, même enfantine, se passe comme dans une publicité ou un album de coloriages, sans malheur, sans rupture. Les enfants ont une expérience de la douleur avec laquelle les bons livres que l'on écrit ou traduit entrent en résonance.

Ces lecteurs, surtout les plus jeunes, sont-ils conscients de ton rôle en tant que traductrice dans les livres qu'ils aiment ?

Le plus souvent, je le sais, les jeunes lecteurs s'adressent à moi faute de mieux, faute de pouvoir s'adresser directement à l'auteur, en anglais. Je suis là, plus proche, plus disponible, et en français : je dois jouer l'intermédiaire, parler de l'auteur, de ses personnages, du scénario, du style... Pourquoi pas ? Façon de poursuivre la mission entamée en traduisant pour lecteurs en herbe.

Du côté des plus grands, je me suis mise, un peu en retard je l'avoue, aux blogs de fans, d'où d'innombrables échanges en ligne, surtout sur les orphelins Baudelaire, avec parfois des critiques à la dent dure sur ma traduction elle-même, sur le choix des noms propres, des noms de lieux et des jeux de mots qu'ils contiennent... Chaque fois j'ai défendu mes choix, sans jamais prétendre qu'ils étaient autre chose que les miens – et souvent je me suis fait des amis de mes jeunes détracteurs.

Souhaiterais-tu que les traducteurs soient plus présents, plus visibles pour les enfants et les jeunes ?

Pas seulement pour les jeunes lecteurs ! En fait, je dirais même que le traducteur est plus présent pour ces derniers : certains affirment d'ailleurs choisir leurs lectures en fonction du traducteur lui-même, comme je le faisais enfant.

Pour assurer cette (modeste) visibilité, rien ne vaut ce que la collection Castor Poche a longtemps offert à ses traducteurs et dont j'ai

amplement bénéficié : un espace destiné à sa courte présentation, à l'instar de l'auteur et de l'illustrateur. Pour ma part, ma biographie changeant peu d'un livre à l'autre, je m'en étais rapidement fait une petite tribune à moi, où je développais plutôt mon regard sur l'ouvrage traduit, ma façon de l'aborder, mes éventuelles impuissances (euh non, ça, l'éditeur le suçait...).

Depuis, à la suite d'un changement de maquette, Flammarion a supprimé cet espace, dommage ! Mais le principe en a été repris par d'autres éditeurs jeunesse. Et l'un de mes credos est que tout traducteur, en littérature jeunesse comme en littérature générale, devrait avoir droit à un modeste emplacement à lui dévolu, au début ou à la fin de chaque ouvrage. Un lieu où faire partager au lecteur ce qu'il a retiré de sa longue plongée, ce qui lui tient à cœur – et libre à lui, bien sûr, de ne pas utiliser cette option (certains labeurs ne méritent que le silence), tout comme libre à l'éditeur de lui demander de retoucher le petit texte en question.

Pour le lecteur, cela me semblerait précieux. D'abord, en guise de *memento* : « Souviens-toi que ceci est une traduction (et oublie-le durant ta lecture) », mais avant tout ce serait un enrichissement. Je pense ici à une préface où Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, qui nous a quittés en 2016, parlent de la difficulté de traduire quelque chose d'aussi simple que « *I'm sorry* » dans le roman *Mon frère*, de Jamaica Kincaid (1997, 2000). Ces mots peuvent s'appliquer à des situations très différentes, et la racine est la même que *sorrow*, le chagrin... Bel exemple d'introduction à ce que signifie traduire, et à cette vie en double qu'acquiert le texte traduit.

Enfin, quelle expérience as-tu des rencontres avec « tes » auteurs ?

J'ai le souvenir de fous rires homériques avec Daniel Handler/Lemony Snicket, de belles tournées à travers les États-Unis pour rendre visite à ceux et celles que j'apprécie le plus, avec plusieurs belles amitiés et des correspondances au long cours. À la plume d'oie jadis, par fax ensuite, puis par courriel dès l'arrivée d'icelui en France. Encore un des plaisirs de la traduction. Même si mon temps épistolaire quotidien a fini par s'allonger au point que j'accumule des retards coupables...

Bibliographie très sélective

NB : Mes mieux-aimés sont loin d'être nécessairement les mieux-vendus ! Figurent ici, en réalité, quelques-uns de ceux qui m'ont le plus apporté (de casse-tête, de micro-triomphe et d'oligo-éléments) ; ceux que j'aimerais retraduire. Merci à leurs auteurs. RMV

Rayon Jeunesse :

- Agard, John, *Je m'appelle Livre*, Nathan, 2015.
- Bess, Clayton, *Par une nuit noire*, Castor poche Flammarion, 1986, retraduit (volontairement, et désespérément) 2002.
- Bosse, Malcolm J., *Les 79 carrés*, Castor poche Flammarion, 1996.
- Isherwood, Shirley, *Monsieur Mitaine*, Castor poche Flammarion, 1995.
- Kennedy, Richard, *Amy et le capitaine*, Flammarion, 1987.
- Rockwood, Joyce, *L'Injure au soleil*, Castor poche Flammarion, 1982. (Jamais relu ; traduction probablement très couci-couça.)
- Snicket, Lemony, *Les désastreuses aventures des orphelins Baudelaire*, Nathan, treize volumes, 2002-2007.
- Snow, Alan, *Au Bonheur des monstres*, Nathan, 2008.
- Snow, Alan, *La Galère des monstres*, Nathan, 2010. (Plus un troisième volume de la même saga, écrit, non publié : l'auteur-illustrateur, brouillé avec son éditeur, a renoncé à l'achever. Dommage, il comportait un chapitre dédié à la traduction et à la traductrice.)
- Springer, Nancy, *Les Enquêtes d'Enola Holmes*, Nathan, six volumes depuis 2006.
- Voigt, Cynthia, *Les Enfants Tillerman*, Castor poche Flammarion, saga en sept volumes, 1986-1995.

Littérature générale :

- Anderson, Jessica, *Tirra Lirra*, Rivages, 1993.
- Dreyfus, Hubert, *Intelligence artificielle : mythes et limites*, Flammarion, 1984.
- Fox-Keller, Evelyne, *La Passion du vivant*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999.

- Kidder, Tracy, *Eagle*, Flammarion, 1982.
- Page, Russell, *L'Éducation d'un jardinier*, La Maison Rustique, 1994.
- Scott, Paul, *Le Partage du butin*, Sylvie Messinger, 1986 (4^e tome du Quatuor indien).

Traduits de l'enfance :

- Vassallo, R.-M., *Comment le grand nord découvre l'été*, ill. Aurélie Blanz, Père Castor Flammarion, 2004.
 - Vassallo, R.-M., *Trois petits morceaux de nuit*, Albin Michel, ill. Godeleine de Rosamel, 2006
- (Plus quelques albums des temps très anciens, dont deux ou trois catalogués « classiques » ; publiés sous pseudo – indivulgable : une dame ne révèle pas son âge !)